Chapitre 2 : L'épreuve du Premier Cercle

Par ClairDeLouve

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Cassidy s’agenouilla dans la boue grise, une matière onctueuse et glaciale qui imbiba instantanément le genou de son pantalon technique à trois cents dollars. Face à elle s'étalait son défi. La tente North Face « Expédition », un dôme géodésique censé résister à des vents de cent kilomètres-heure. C’était le sommet de la technologie textile, un cocon de polymères qu’elle avait acheté avec l’assurance d’une conquérante dans un magasin climatisé de Chicago. Mais ici, sous ce ciel de plomb, la tente n’était plus un produit. Elle était une énigme hostile. Elle déballa la toile. Le nylon bruissait sous ses doigts avec un son sec, une sorte d'insulte de plastique qui résonnait dans le silence minéral. À cet instant précis, une bise rance, chargée de l’odeur de la neige, dévala des sommets. La tente se métamorphosa. Ce n'était plus un abri, c'était une bête vivante. La toile se gonfla brusquement, se transformant en une voile rebelle qui chercha à s’arracher de ses mains pour rejoindre le centre du lac laiteux. Cassidy lutta. Elle, qui savait diriger des armées de traders aux dents longues, qui savait trancher dans des portefeuilles d’actifs toxiques d’un simple froncement de sourcils, se retrouva désarmée devant trois malheureux arceaux d'aluminium. Elle essayait d'emboîter les tubes segmentés, mais ses doigts, engourdis par l'humidité ambiante et la chute brutale de pression, perdaient toute agilité. Les segments glissaient, s'entrechoquaient avec un bruit de ferraille dérisoire, une percussion métallique qui soulignait son incompétence. La frustration monta en elle, une chaleur acide qui lui brûlait la gorge. Chaque geste était une erreur tactique. Elle tenta de forcer les piquets dans le sol, mais elle se heurta à la réalité du pergélisol. Cette terre gelée depuis l'éternité qui n'acceptait aucune intrusion. Les tiges de métal se tordaient sous la pression de sa paume, devenant des virgules inutiles dans la boue. La toile de deux mètres carrés claquait violemment, fouettant l'air, la giflant au passage comme pour lui rappeler qu'on ne manage pas le vent. On ne négocie pas avec la physique. Elle, la géante de l'économie, était réduite à l'impuissance par une fermeture Éclair coincée dans un pli de tissu imperméable. À quelques mètres de là, le contraste était une torture psychologique. Elias et Sarah déplaçaient les caisses de matériel. Chez eux, il n'y avait aucun geste inutile, aucune énergie gaspillée en jurons ou en mouvements brusques. Chaque pas était calculé pour ne pas glisser, chaque prise était assurée. Elias soulevait les charges avec une force tranquille, presque dédaigneuse pour la gravité. Ses mains massives, habituées à la rudesse du monde, trouvaient les poignées des caisses sans même qu'il ait besoin de regarder. Sarah, la géologue, s'arrêta un instant, un bidon d'essence à bout de bras. Elle ne s'approcha pas pour offrir son aide. Elle ne dit rien. Elle se contenta de poser sur Cassidy un regard neutre, comme si elle observait une espèce de primate particulièrement inadaptée à son biotope. C'était le bizutage tacite des hautes latitudes. Si tu n'es pas capable de dresser ton propre toit, tu n'existes pas encore. Pour Sarah, Cassidy n'était pas une équipière. Elle était un bagage supplémentaire, une variable instable et potentiellement dangereuse dans une équation de survie déjà complexe. Ce regard pesa sur Cassidy plus lourdement que son sac à dos. Elle ressentit un

sentiment d'infériorité qu'elle n'avait jamais connu dans les salles de conseil d'administration. Une honte primitive. Dans le monde d'en bas, elle était au sommet de la pyramide sociale. Ici, elle était tout en bas, quelque part sous le niveau de la mousse et du lichen. Elle était l'imposture en Gore-Tex, la touriste du deuil dont la vie dépendait désormais du bon vouloir de ceux qu'elle aurait, autrefois, à peine gratifiés d'un regard. Alors que l'ombre immense des montagnes commençait à ramper sur le camp, Cassidy s'arrêta un instant. Ses mains étaient rouges, zébrées de petites coupures, et tremblaient d'un épuisement nerveux. Elle tourna la tête vers le lac. La farine de roche avait cessé de paraître féerique. La lumière rasante de l'Alaska, cette clarté crépusculaire qui semble vider les objets de leur substance, avait transformé l'eau laiteuse en une plaque d'acier gris. Une surface mate, froide, qui semblait absorber la moindre calorie, la moindre once de chaleur humaine. La nature ici n'était pas belle. Elle était souveraine et parfaitement indifférente à la présence de Cassidy. Il n'y avait plus de « Skyline » pour orienter son ambition, plus de lumières de la ville pour masquer le vide. Juste cet horizon de pierre qui l'encerclait comme une mâchoire prête à se refermer. En voyant Elias enfoncer le dernier piquet d'un coup de botte magistral et précis, Cassidy comprit la cruauté du zéro. Son armure de nylon et ses diplômes s'étaient dissous dans le silence. Elle entrait dans une existence où chaque respiration, chaque geste, chaque nuit passée au sec devrait être arraché de haute lutte à l'immensité.

La pénombre s'était refermée sur le campement, dévorant les dernières lueurs métalliques du lac pour ne laisser qu'un noir d'encre, dense. Au centre de leur cercle dérisoire, Elias s’agenouilla. Le silence fut alors pulvérisé par le crachat d'un briquet, suivi d'une éruption de flammes jaunes et instables qui léchèrent l’air glacé avant de se stabiliser. Le réchaud à essence commença alors à vrombir. Ce petit brûleur de métal, crachant sa flamme bleue pressurisée, sonnait comme un moteur de Cessna miniature. Dans l'esprit de Cassidy, ce vacarme mécanique était le dernier rempart, l'unique preuve de civilisation contre l'immensité dévorante de la nuit d'Alaska. L’odeur du kérosène, à la fois âcre, huileuse et entêtante, satura l’espace en quelques secondes, s'immisçant dans les fibres de son blouson neuf. Elle se pencha vers la source de chaleur, les mains tendues avec une avidité presque animale. Ses doigts, rougis et gonflés par les premières morsures du gel et les frottements du nylon, cherchaient une chaleur presque illusoire. La flamme ne diffusait qu’une caresse thermique dérisoire qui s’évanouissait à peine à quelques centimètres du brûleur, mais Cassidy s’y agrippait comme à une bouée de sauvetage. Autour du réchaud, les trois silhouettes recroquevillées projetaient des ombres démesurées sur la toile des tentes, attendant l’ébullition dans une sorte de communion forcée et muette. Sous la lueur crue et vacillante du brûleur, Sarah ne paraissait pas faite de chair. Elle semblait avoir été extraite directement du basalte environnant. Sa peau n'avait plus rien de la souplesse citadine. Tannée par des décennies de vents de haute altitude, par la réfraction aveuglante des glaciers et le sel des embruns, elle avait la texture d'un cuir ancien. Des ridules profondes, pareilles à des failles tectoniques, marquaient les coins de ses yeux habitués à scruter l'horizon plutôt que les écrans. Le contraste avec Cassidy était brutal, presque indécent. Le teint de la citadine, entretenu jusqu’à la semaine dernière par des sérums de luxe et protégé par le verre teinté des gratte-ciel de la North Michigan Avenue, paraissait ici d'une pâleur maladive. Sous la lumière bleutée du réchaud, Cassidy avait l'air d'une créature de laboratoire, translucide et fragile. Sarah ne la

regardait pas. Elle ne lui offrait aucune chaleur humaine, aucun « ça va aller ». Son regard était tourné vers l'obscurité, vers la structure des montagnes invisibles. Elle était là pour le temps long, pour l'érosion et la sédimentation. Dans son système de valeurs, les émotions n'étaient que des bruits de fond, des érosions inutiles sur la surface de l'essentiel. Elias rompit le silence en versant l'eau bouillante dans des sachets de plastique aluminisé. Le repas, une mixture lyophilisée de riz et de poulet, fut prêt en un instant. Cassidy porta la première cuillère de plastique à ses lèvres. Le goût fut une agression. C'était un mélange de sel industriel et de poussière, une texture de carton bouilli qui refusait de glisser le long de sa gorge serrée. Et soudain, le sel fit office de catalyseur. La violence du souvenir la frappa avec la force d'une vague de fond. Elle ne vit plus le lac, elle n'entendit plus le réchaud. Elle fut projetée deux mois en arrière, dans l'intimité feutrée d'un restaurant italien de haut vol. Elle sentit à nouveau la nappe en lin lourd sous ses doigts, vit les cristaux de sel de mer étinceler sur un carpaccio de bar aussi fin que du papier de soie. Mark était là, en face d'elle, rayonnant sous la lueur des bougies. Ils fêtaient son dernier bonus, une somme à six chiffres qui devait être le premier versement de leur « vie de rêve ». Mark avait ri, sa main glissant sur la sienne, une peau lisse, hydratée, parfaite. Ils étaient dans un cocon de réussite, une bulle de verre où le monde extérieur n'était qu'un décor pour leur bonheur. Ici, dans cette désolation où le vent faisait claquer la toile des tentes comme des coups de fouet, ce souvenir avait la consistance d'une hallucination cruelle. La distance ne se comptait plus en miles, mais en années-lumière émotionnelles. Le luxe n'était pas seulement loin. Il était devenu une fiction absurde. Le silence des scientifiques devint un poids physique sur les épaules de Cassidy. Elle sentait l'urgence sociale de dire quelque chose, d'exister par la parole. Mais que pouvait-elle offrir ? Ses anecdotes de bureau, les luttes de pouvoir pour le bureau d'angle au 40ème étage, ses vacances de ski à Aspen dans des chalets où le marbre des salles de bain était chauffé par le sol... Tout cela lui parut soudain grotesque, comme une langue morte que personne ici ne pratiquait. Parler de la volatilité des marchés ou de la dernière collection de montres à Elias et Sarah revenait à tenter d'expliquer l'opéra à une avalanche. Ils appartenaient à une autre espèce humaine, une lignée qui ne reconnaissait que la densité du schiste et la direction du vent. Cassidy resta la bouche ouverte, la cuillère de plastique suspendue dans le vide. Elle réalisa qu'elle était en faillite totale de communication. Dans cette nouvelle économie de la survie, ses actifs sociaux ne valaient pas un clou. Elle n'était pas seulement seule dans la forêt. Elle était seule dans son propre lexique. Thorne finit par couper le réchaud. Le vrombissement s'éteignit d'un coup, laissant place à un vide sonore si absolu que Cassidy crut entendre la neige se former dans les couches supérieures de l'atmosphère.

« Au lit », dit-il simplement.

Cassidy saisit la languette de la fermeture Éclair avec des doigts qui ne répondaient déjà plus très bien. Elle remonta le curseur avec une lenteur solennelle, écoutant le cri strident du métal glissant sur les dents de plastique, le dernier écho d'une technologie humaine avant que le silence de l'Alaska ne referme ses mâchoires sur elle. Une fois la tente scellée, elle se retrouva dans une obscurité si dense qu'elle semblait liquide. L’espace était si exigu qu’elle pouvait effleurer les parois de nylon sans même déplier le coude. Au-delà de la toile s’étirait l'immensité sauvage, des milliers de kilomètres de roche et de glace. À l'intérieur, l'angoisse

tenait tout entière dans une bulle de deux mètres carrés. Elle s’allongea avec précaution, comme si le moindre mouvement brusque pouvait rompre l’équilibre précaire de son abri. En se glissant dans son sac de couchage, elle chercha refuge au cœur de cette chrysalide de plumes censée la protéger jusqu'à -40°C. C’était du moins la promesse de l’étiquette et du vendeur de Chicago, mais la chaleur restait une abstraction lointaine, une théorie marketing sans prise sur la réalité. Le froid ne se contentait pas de saturer l'air. Il sourdait du sol. C’était une morsure minérale, une force géologique capable de traverser les isolants et le matelas pour venir pomper, avec une patience infinie, la chaleur résiduelle de sa colonne vertébrale. Recroquevillée en position fœtale pour minimiser le contact avec le monde, elle sentait pourtant des doigts invisibles s'insinuer partout. Une claustrophobie paradoxale la submergea. Comment pouvait-on se sentir à l'étroit au milieu d'un désert de glace ? Enfermée dans sa boîte de textile, elle se sentait écrasée par le vide environnant, séparée d'une nature qui la rejetait comme un corps étranger par la seule frontière dérisoire de quelques millimètres de nylon. Dans ce confinement, elle commença à entendre sa propre respiration. Le son était rauque, amplifié par la courbure du dôme géodésique, et il devint rapidement la seule chose existante. Chaque inspiration semblait brûler ses bronches, l'air étant si sec qu'il lui écorchait la gorge. Chaque expiration créait un petit nuage de vapeur tiède qui montait vers le sommet de la tente avant d'y mourir. Cassidy était devenue sa propre horloge, dont le tic-tac, *inspire, expire,* était le seul signe de vie dans un rayon de cent kilomètres. Elle se sentait minuscule, un insecte piégé dans une boîte de plastique, observant les parois s'agiter nerveusement sous l'effet d'un vent qu'elle ne voyait pas, mais qu'elle sentait vibrer jusque dans la pulpe de ses doigts. Soudain, un craquement déchira la nuit. Ce n’était pas un petit bruit domestique, mais un son sec, colossal, comme un coup de fusil tiré par un géant de pierre. Le glacier, tapi à quelques miles de là dans l'ombre des pics, travaillait. La glace se fracturait sous son propre poids monstrueux. Cassidy sursauta, le cœur cognant contre ses côtes avec une violence qui lui fit mal. Dans le noir absolu, ses sens étaient aux abois, transformant chaque murmure du vent en une menace, chaque frottement de la toile en une intrusion. Elle comprit alors la définition finale du Zéro Absolu. Ce n'était pas seulement une mesure thermique sur une échelle de Kelvin. C'était le point de bascule où l'importance d'un être humain tombe à néant. Si son cœur s'arrêtait là, entre deux craquements de glace, elle ne serait qu'une statistique invisible dans le grand livre blanc de l'Alaska, un actif radié sans laisser la moindre trace sur le bilan comptable de l'univers. L'obscurité devint un écran de cinéma sur lequel le visage de Mark commença à flotter. Ce n'était pas le Mark de la fin, celui dont elle avait dû choisir le costume de bois et la couleur des lys. C'était le Mark arrogant de Chicago, le brillant courtier qui riait des risques financiers en sirotant un scotch de vingt ans d'âge dans leur appartement chauffé à 22°C.

« Tu es content ? » murmura-t-elle dans le vide.

Sa voix était étrange, étranglée par le froid et le manque d'usage. Elle commença à lui parler, d'abord dans un murmure suppliant, puis avec une fureur qui monta comme une marée noire. Elle l'engueula. Elle déversa sur son fantôme toute la rancœur qu'elle avait accumulée depuis l'accident. Elle l'insulta d'être mort, de l'avoir abandonnée avec ses dettes émotionnelles, ses cartons de déménagement et ses souvenirs en lambeaux. Elle lui reprocha, avec une injustice magnifique, de ne pas être là pour monter cette tente, de ne pas être là pour lui dire que tout irait bien alors qu'elle sentait ses orteils s'engourdir.

« Tu m'as laissée seule dans ce frigo, Mark ! Tu as pris la sortie de secours et tu m'as laissée gérer la faillite toute seule ! »

C’était une thérapie sauvage, une catharsis imposée par l'isolement. Elle hurlait contre une ombre pour ne pas entendre le glacier gronder. Elle se battait contre un souvenir pour se prouver qu'elle était encore capable de ressentir autre chose que le froid. Mais Mark ne répondait pas. Il n'y avait que le vent qui faisait claquer le nylon, un ricanement de tissu dans la nuit noire, lui rappelant que le silence était désormais son seul interlocuteur. L'épuisement, plus lourd que le désespoir, finit par l'emporter. Ses paupières, irritées par l'insomnie et le sel des larmes qui lui brûlait la peau, finirent par se clore. Son corps trouva alors une trêve précaire au creux du duvet. Une torpeur grise qui n'était pas tout à fait du sommeil, mais un mode de survie léthargique où le métabolisme tournait au ralenti pour ne préserver que l'essentiel. Juste avant de sombrer tout à fait, elle sentit un effleurement contre sa joue, là où sa peau dépassait de l'ouverture du sac de couchage. Un frisson plus vif que les autres la fit rouvrir les yeux. À la lueur blafarde et spectrale de la lune qui filtrait à travers la toile tendue, elle vit une fine pellicule blanche briller sur le rebord de son sac. C’était du givre. Sa propre respiration, condensée par le froid extérieur, s'était cristallisée pendant qu'elle luttait contre ses fantômes. Le froid ne se contentait plus de rôder autour de la tente comme un prédateur affamé. Il avait officiellement franchi la barrière. Il s'installait sur elle, transformant son dernier souffle de chaleur en paillettes de glace. Cassidy referma les yeux, sentant la morsure du gel sur ses joues, et glissa dans l'inconscience, là où la vie ne tenait plus qu'à une mince couche de plumes et une immense réserve de haine.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés